

Herbert Achternbusch

Dany Bentz

Number 21, December 1985, January 1986

Allemagne : les trajets culturels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20397ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bentz, D. (1985). Herbert Achternbusch. *Nuit blanche*, (21), 42–43.



Herbert Achternbusch

HERBERT ACHTERNBUSCH

La démarche d'Herbert Achternbusch comme écrivain ne commence pas en 1964 avec la parution de son premier livre de poésie. Bien antérieur, son travail « palpable » — livres, films, pièces de théâtre — est l'aboutissement d'un processus de conscientisation. On découvre donc chez lui des révoltes insatiables, des combats contre les formes encarcannées de l'art et de la vie: l'Art et l'Être sont réunis dans l'arrachement, sans compromis. Son œuvre séduit, envoûte et dérange, cela va de soi pour un écrivain/dramaturge/cinéaste capable d'assurer radicalisme et marginalisme. Bavarois, il a bien voulu répondre aux questions de notre collaboratrice Dany Bentz en allemand même si c'est difficile pour lui. — Vous comprenez, ç'a peu de résonance pour moi!

**Par Dany
Bentz**

Nuit Blanche. — Pourquoi écrit-on?

H.A. — Il n'y a pas de raison. On peut toujours en chercher une mais ce n'est pas sûr qu'elle soit vraie... ou fausse. J'écris pour moi-même, c'est tout.

N.B. — Mais vous faites publier vos textes, vous attendez quelque chose de vos lecteurs, de la littérature, non?

H.A. — Qu'est-ce que ça signifie « publier »? C'est là ce que j'écris... Mais à bien y penser, il y a l'argent, pour faire mes films.

N.B. — Vous avez plus d'intérêts à filmer qu'à écrire?

H.A. — Non, ce sont deux choses différentes. Vous savez, écrire ça exige et ça pompe une quantité incroyable d'énergie et de force...

N.B. — Les superpositions d'histoires et les anachronologies sont des constantes chez vous; vos textes sont, en fait, des mosaïques. On affirme que vous réécrivez un texte plus de quarante fois.

H.A. — Auparavant, pour mes premiers livres, oui. Plus maintenant. J'ai beaucoup de préoccupations, je construis tout mentalement, et quand je ne peux plus le supporter, quand c'est prêt à sortir, alors je le mets sur papier. Parfois je peux laisser un truc comme ça me trotter dans la tête pendant plus d'un an. Quand mes livres sont finis, je ne peux plus les lire.

N.B. — Mais pourriez-vous supporter de ne pas écrire?

H.A. — Non, je ne m'imagine pas n'écrivant pas. En fait, c'est exactement l'inverse: je ne peux pas m'imaginer que les gens n'écrivent pas, ne peignent pas ou quelque chose du genre.

N.B. — Dans vos films, vos histoires, vous êtes toujours le narrateur, l'auteur, l'acteur principal, mais vous changez de nom, de sexe, d'identité. C'est important pour vous?

H.A. — Oui. Je ne crois pas que l'on ait seulement un côté. On est beaucoup de choses à la fois et non une seule personne pour toujours. J'aime ce qui miroite, ce qui brille, ce qui bouge. Il n'y a pas de frontières fixes, on est multiple. Et puis le lecteur n'a pas à prendre les choses pour ce qu'elles sont, c'est trop facile!

Scène de bombe atomique en Bavière

N.B. — Vous avez dans vos pièces et dans vos films ce que l'on pourrait appeler des thèmes privilégiés, le suicide, par exemple. Qu'y a-t-il dans cet acte qui vous attire?

H.A. — Il faut bien trouver une fin, non? Mais ça ne signifie pas l'impasse, c'est plutôt l'histoire qui finit, qui meurt. La mort... je la prends comme ça dans la main, comme un miroir, et je vois des images. C'est une façon de regarder les choses.

N.B. — Vous écrivez et filmez vos phantasmes, vos rêves, votre biographie, ce qui en réalité ne touche pas vos lecteurs. Pourtant vous les dérangez intérieurement.

H.A. — On ne peut séparer l'autobiographie de l'acte d'écrire. Il me serait impossible d'écrire quelque chose sur la Californie. Ou alors il faudrait que j'écrive combien il serait ridicule d'écrire là-dessus! Vous savez, je n'écris ce que je connais et c'est toujours la même chose. Ce dérangement du lecteur, c'est celui que je ressens aussi; on se rencontre puis on se sépare; peut-être parce que ce qu'on voit et ce qu'on vit de nouveau ne sont que la confirmation de ce qu'on connaît déjà. Ça arrive même quand on va à l'étranger. Ce qu'on a été, c'est aussi ce qu'on est. Je ne peux pas me figurer cela autrement. C'est comme les parents, comme le pays natal, on ne les choisit pas, on les a et ils restent toujours les mêmes. On ne peut pas fuir cela. Où irait-on?

N.B. — C'est ainsi que même si vous êtes lu et mis en scène à l'étranger, votre port d'attache reste la Bavière. Mais oserais-je dire que vous n'êtes pas régionaliste pour autant?

H.A. — Je sais qu'il y a des choses à moi traduites en français¹ et une en japonais. Mais la Bavière a quand même quelque chose de particulier. Elle a une histoire incroyable derrière elle et les Bavarois n'en savent rien. Par exemple, ils ont fait une révolution au début des années 1700, on ne leur dit pas, bien sûr! Ils sont pourtant

fiers et se sentent différents mais n'en connaissent plus les raisons. Pour vous dire, une fois je racontais une histoire sur les missiles «Herrshing»² dans laquelle la Bavière avait son indépendance et la bombe atomique. On a trouvé ça bon, sans en percevoir l'ironie! Et puis le bavarois, c'est un dialecte à part entière, il est indépendant, les autres sont limités. Les pensées comme «Tu n'as aucune chance mais saisis-la»³ font partie du dialecte. C'est une façon de penser typique.

N.B. — Songez-vous à l'éventualité d'une troisième guerre mondiale?

H.A. — ... sais pas... j'espère qu'elle n'aura pas lieu, bien sûr, mais c'est dangereux, et puis délicat. Mais au fond, qui sait, peut-être avons-nous besoin d'une lourde menace pour vivre?

Les sens de la lecture

N.B. — Dans un monde où la tension est forte et l'équilibre précaire, vous avez choisi de mettre des enfants au monde?

H.A. — Oui. Aujourd'hui, peut-être que je ne le ferais plus. Mais les enfants sont les seuls qui osent dire qu'ils s'ennuient. C'est drôlement important! Moi, je suis un enfant du fameux miracle économique allemand. Dieu que c'était ennuyant! Si un gars comme Elvis Presley a pu obtenir autant de succès et de milliards, c'est la preuve que l'époque était caractérisée par l'ennui. C'est comme Hitler, il est arrivé au moment où ça devenait ennuyant. D'accord, le manque d'argent a joué en sa faveur, mais il doit son succès à la platitude du temps. Les enfants, eux, veulent avoir autre chose, en somme ils sont un espoir.

N.B. — Quant à vous, vous écrivez!

H.A. — Oui, et finalement, vous voyez, c'est toujours la même chose, mais il y a une suite. Simplement j'ajoute une strophe à la seule chanson que j'ai. Et puis je ne veux être un exemple pour personne, ni un guide! Je voudrais bien que quelqu'un me lise et dise: «Beurrrrk!!! Que c'est ennuyeux! Moi aussi je peux écrire, et même mieux!» Naturellement, je veux aussi qu'on comprenne ce que je fais, mais ça ne doit pas aller tout seul. Je ne pourrais pas écrire un roman qui commencerait par A et finirait par Z, ce serait comme si tout était écrit d'avance. C'est affreux quand tous les contours sont définis et statiques. Ça n'apporte rien de neuf. Je prends un bouquet de fleurs, ou même une fleur, et je signifie par là qu'il y a un jardin: ça n'a aucun intérêt, c'est l'ennui! La littérature, c'est quand même autre chose. Mais peut-être faut-il savoir lire de gauche à droite et de droite à gauche. Alors seulement on peut trouver un sens. ■

1. Herbert Achternbusch. *Le jour viendra* suivi de *L'heure de la mort*. Paris, Hachette, 1980.

Ella. Paris, Arche, 1982.

Susn. Arche, 1982.

Gust. Arche, 1984.

2. Jeu de mot avec *herrschen* qui signifie *dominer*.

3. Tiré du roman *Die Atlantikschwimmer* (*Le Nageur de l'Atlantique*).